



L'INVITÉ

1965

Naissance
à Lörrach,
en Allemagne.

1997

Soutient sa thèse
sur le philosophe
canadien Charles
Taylor, sous
la direction
d'Axel Honneth.

2010

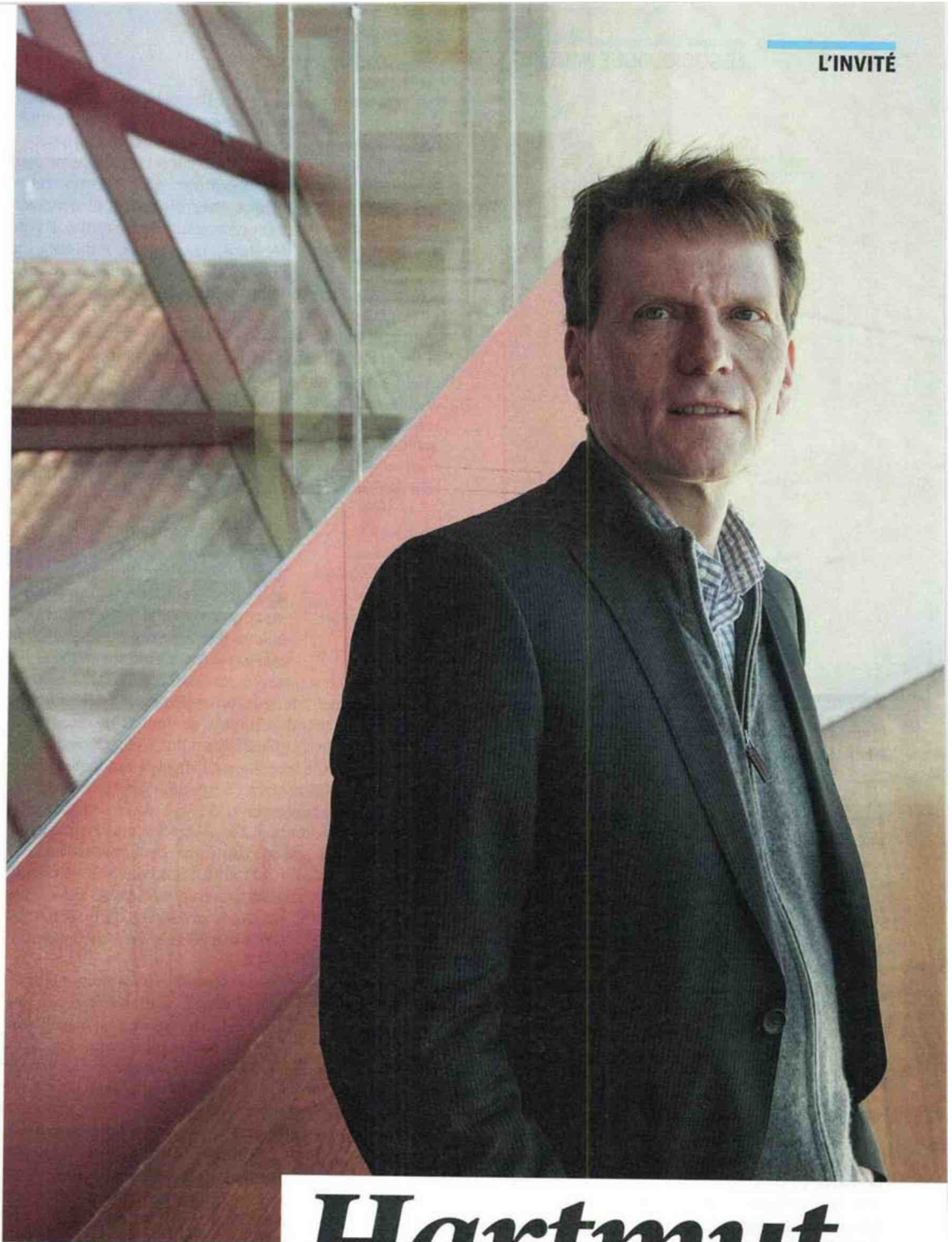
Accélération.
Une critique
sociale du temps.

2014

Aliénation
et accélération.
Vers une théorie
critique de la
modernité tardive.

2018

Résonance.
Une sociologie
de la relation
au monde.



Alors que tout va plus vite dans nos vies, le temps nous manque. Pour le sociologue, la solution n'est pas de ralentir, mais de nouer un meilleur rapport au monde et aux autres.

Hartmut Rosa



L'INVITÉ

LE SOCIOLOGUE HARTMUT ROSA

Vous présentez la « résonance » comme un remède à l'accélération. Pourquoi la solution n'est-elle pas de ralentir ?

Parce que l'accélération est une propriété, une structure de la modernité ; les sociétés capitalistes modernes, qui ont pour moteur la croissance, ne peuvent perdurer qu'à travers cette logique d'accroissement et d'innovation permanents. Si l'on réduit, si l'on décélère, le système explose. La vitesse est devenue une contrainte structurelle. Donc ralentir ne suffit pas, il faut un changement plus profond. Le ralentissement, en outre, n'a rien d'attrayant en lui-même. Nos vies ne seraient pas meilleures si les ambulances ou les camions de pompiers ralentissaient, si les connexions Internet ou les montagnes russes étaient plus lentes ! Quand les gens rêvent d'une vie différente, ils ne souhaitent pas que leur quotidien ralentisse, ils souhaitent plutôt nouer un meilleur rapport au monde, de meilleures relations avec les autres. La solution réside donc dans la résonance et non dans le ralentissement.

Comment en êtes-vous venu à ce concept de résonance, peu sociologique au départ ?

Par une réflexion sur l'aliénation moderne. Dans *Aliénation et accélération*, mon deuxième livre, je montre en effet que l'accélération devient problématique quand elle mène à l'aliénation, quand elle dénature la qualité de la relation qu'on a avec soi-même et les autres ou avec son travail, au point d'entraîner un grand vide relationnel intérieur, un sentiment de déconnexion généralisée. Quand le monde devient silencieux, froid, indifférent, voire hostile à l'égard du sujet... Cette plongée du monde dans le mutisme est l'angoisse fondamentale de la modernité : Karl Marx l'a nommée « aliénation » ; Max Weber, « désenchantement » ; Georg Lukacs, « réification » ; Albert Camus, « absurde ». On peut relire toute la modernité comme l'histoire d'une catastrophe de la résonance. Le silence infini du monde, chambre d'écho vide, nous panique ; si nous portons des écouteurs et sonorisons les ascenseurs, les supermarchés, avec de la musique d'ambiance, c'est pour nous donner le sentiment que le monde chante encore.

Résonner alors, c'est refaire chanter le monde ?

Avec la résonance, j'ai voulu nommer et définir une relation au monde, une forme de vie qui ne soit pas aliénée, une vie bonne en somme. J'ai puisé dans mon expérience personnelle, et me suis demandé pourquoi certains jours je me sens au diapason du monde, appelé par mille idées et envies, mille cordes vibrantes, alors que rien ne résonne certains jours. Pourquoi certains matins, au moment même où j'ouvre ma fenêtre, le paysage aussi s'ouvre à moi, alors qu'il me fait la sourde oreille d'autres matins ? Comment expliquer qu'un soir le monde semble chanter, et que le lendemain il me toise en silence ? La résonance devient un critère de vie réussie : nous sommes non aliénés lorsque nous entrons, physiquement, en résonance avec le monde – avec notre regard, notre épiderme, notre respiration, notre rythme cardiaque.

N'est-ce pas un critère très, voire trop subjectif ?

Non, car la résonance se situe toujours dans un entre-deux, entre vous et moi, entre vous et l'extérieur. Ce n'est pas une émotion intérieure qui me renfer- >>>

Propos recueillis par Juliette Cerf
Photos Stefano Buonomici

Avaler un repas sur le pouce dans un fast-food, se refaire une beauté express ou se presser dans un train à grande vitesse... Tout va plus vite, partout, tout le temps, et nous manquons pourtant cruellement de temps. Ce fascinant paradoxe, clé de voûte de nos sociétés modernes, a été théorisé avec brio par Hartmut Rosa. Avec *Accélération. Une critique sociale du temps*, paru en 2005 en Allemagne et traduit en une quinzaine de langues, le sociologue et philosophe allemand né en 1965, professeur à l'université Friedrich-Schiller d'Iéna, a été propulsé au rang de ses aînés et compatriotes de l'école de Francfort, Jürgen Habermas et Axel Honneth, qui ont, avant lui, diagnostiqué les pathologies du capitalisme moderne. L'accélération conduisant à une « famine de temps » en est une de taille, assurément... Car tout faire plus vite, accomplir plusieurs tâches en même temps pourrait nous libérer, nous ouvrir à d'autres horizons. Mais c'est le contraire qui se produit : l'optimisation conduit au burn-out, le plus au moins, et le moins à la catastrophe. Nous vivons dans une désynchronisation frénétique, coupés de nous-mêmes, terrassés par un angoissant « vide relationnel intérieur ». Comment y remédier ? Comment rétablir une relation positive avec le monde pour entrer à nouveau en résonance avec lui ? Telle est la question que pose le sociologue dans son nouvel essai-somme, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, et un recueil de textes, *Remède à l'accélération*. Avec courage, et un certain romantisme, convaincu qu'il faut prendre en compte les frustrations et les désirs de chacun pour changer la société. Raisonner, c'est bien. Résonner, serait-ce encore mieux ?



« Ralentir ? Nos vies ne seraient pas meilleures si les ambulances allaient moins vite, si les connexions Internet ou les montagnes russes étaient plus lentes ! »

» merait sur moi-même : c'est, au contraire, une relation, une capacité à s'appropriier le monde. La résonance est indépendante du contenu émotionnel : une émotion négative comme la tristesse peut donner lieu à une expérience positive de résonance – je peux pleurer devant un film que j'adore. La résonance se produit quand les choses, les lieux, les idées, les gens que nous rencontrons nous touchent, nous saisissent ou nous émeuvent, et quand nous avons, en retour, la capacité de leur répondre de toute notre existence. Lorsqu'un son nous parvient, notre corps y répond avec son propre ton, sa fréquence, sa voix. Le sujet répond au monde en agissant concrètement sur lui, éprouvant ainsi son efficacité. Cette réponse non seulement nous fait exister, mais elle nous transforme et transforme le monde.

Comment ? Gravier une montagne a un effet sur cette montagne, qui sera différente avant et après l'ascension. Il en va de même avec un livre, qui n'est plus le même après avoir été lu. Cela concerne bien sûr la matérialité de l'objet-livre, mais aussi son contenu immatériel, qui n'est jamais fixé, arrêté, mais toujours ouvert aux lectures, aux interprétations qui en changent indéfiniment le sens et la portée. Le sujet et le monde n'existent pas séparément ; ils se constituent l'un l'autre dans et par leur interrelation. La qualité de notre vie dépend donc de la qualité de notre relation au monde. Ce que j'appelle une vie bonne est une vie riche en expériences de résonance et dotée d'axes de résonance stables.

Qu'entendez-vous par « axe de résonance » ? Un domaine social et culturel où la relation de résonance se stabilise. J'en distingue trois : un axe horizontal, celui des relations sociales (avec autrui, dans les sphères de l'amitié, de l'amour, de la politique) ; un axe vertical, celui des relations transcendantes avec une idée ou un absolu (nature, art, religion) et un axe

diagonal, celui des relations au monde matériel, aux choses, aux objets, au travail. Toute société humaine se construit à travers ces trois dimensions, au sein desquelles ses membres peuvent élaborer leurs propres résonances : regarder l'océan, prier, admirer un tableau, faire du sport, assister à un concert, etc. Une vie bonne est une vie qui a établi des rapports stables dans ces trois dimensions. La théorie sociale que je propose fait de la résonance un critère de vie réussie. Dans nos existences urbaines modernes, l'aliénation domine – c'est au mieux le week-end seulement que chacun tente de trouver des îlots de résonance ; il faut inverser la tendance, faire en sorte que les relations résonantes et vibrantes deviennent dominantes et prennent le pas sur les relations silencieuses et aliénantes.

Quitteriez-vous les terres de la sociologie pour aller vers le développement personnel ?

Ce serait un cauchemar pour moi d'être rangé de ce côté-là ! Je ne souhaite aucunement que le concept de résonance soit récupéré par les manuels de développement personnel : « Mettez de la résonance dans vos vies ! », « La résonance, gage de succès professionnel », « Comment instaurer des relations familiales résonantes », « Réussir votre existence grâce à la résonance », etc. Cette captation serait un contresens total, dans la mesure où la résonance est une forme de résistance à la contrainte d'accroissement et de profit des sociétés modernes. On n'est jamais assuré d'entrer en résonance, ce n'est pas aussi facile et mécanique, on ne sait jamais à l'avance quel en sera le résultat : on ne prend pas, on se laisse plutôt prendre, et surprendre. La résonance requiert une acceptation de ne pas calculer, optimiser. Si vous êtes dans une forme d'instrumentalisation, il est peu probable que vous entriez en résonance. La résonance se produit quand on s'ouvre à la possibilité d'atteindre un état qu'on n'avait pas prévu, quand on ne sait pas ce qui va se produire. »



« Si vous n'avez pas de réponse à un message une demi-heure après l'avoir envoyé, vous sentez en proie à l'insécurité. La logique d'accélération prend les rênes et crée une aliénation. »

» L'accès à ce que chacun croit être la vie bonne ne relève-t-il pas de la seule liberté individuelle ?

C'est ce qu'on entend le plus souvent : il appartient à chacun de décider pour soi-même ce qu'est une vie bonne ; à chacun son bonheur... En proposant une sociologie de la vie bonne, je veux aller à rebours de cette privatisation.

La méditation ou la pleine conscience vous font croire que si vous êtes dans un bon état d'esprit, alors vous aurez une bonne vie... Mais on ne peut jamais atteindre le bonheur replié sur soi. La résonance montre que tout ne dépend pas de l'individu, mais plutôt des structures sociales et d'une certaine façon de dépendre du monde. Que nos institutions soient tournées vers la croissance, l'accélération, l'innovation, l'ouverture infinie des options empêche une forme de vie ou de société résonantes. Car la logique capitaliste de l'accélération n'est pas juste à l'extérieur, dans l'économie ou la réalité sociale, elle est aussi en nous.

Dans votre conclusion, vous défendez votre optimisme contre les sceptiques. Pourquoi ?

La tradition de la théorie critique – Adorno, Horkheimer, Benjamin, etc. – n'a cessé de diagnostiquer ce qui n'allait pas, d'identifier les pathologies, dérives et dysfonctionnements de la modernité. Mon essai *Accélération* s'inscrivait dans cette veine pessimiste. Le succès du livre m'a fait parler à beaucoup de gens et 99% d'entre eux me disaient : « Oui, vous avez raison, on a ce même problème, on manque de temps, on est aliénés, rien ne fait plus écho dans nos vies, mais que faire alors ? » On pourrait rétorquer que ce n'est pas le problème de la sociologie critique, qui n'est là que pour identifier ce qui ne va pas. Je crois au contraire qu'une théorie critique vivante et contemporaine a l'obligation d'imaginer une autre façon d'être au monde. Si vous voulez changer les choses, il faut dépasser le stade de la critique négative, et avoir une idée, une expérience de ce qui pourrait être différent.

En quoi le concept de résonance est-il plus pertinent que celui de reconnaissance, gage d'une vie sociale réussie selon Axel Honneth ?

J'ai le plus grand respect pour Axel Honneth, dont j'ai été l'élève, mais j'ai toujours pensé qu'il manquait quelque chose à la théorie de la reconnaissance, selon laquelle l'individu doit être reconnu par la société pour parvenir à y vivre et à se réaliser dignement. Vous voulez, certes, dans vos relations sociales, être reconnu, c'est-à-dire, comme le montre Honneth, être aimé, respecté et considéré pour vos performances et capacités, plutôt que méprisé et humilié. Il existe pourtant une dimension de la vie qui échappe à la reconnaissance. Quand vous écoutez de la musique, quand vous contemplez la nature, regardez les étoiles ou marchez dans la forêt, vous ne le faites pas pour être reconnu. La reconnaissance ne définit que les relations horizontales avec d'autres êtres humains, et non les espoirs, besoins et désirs éprouvés au-delà de la sphère sociale. La résonance a, elle, une dimension physique, matérielle ; la façon dont je suis relié à un lieu, à un objet, ou à une réalité plus englobante dans les relations verticales, à travers le rapport à l'art, la nature ou la religion. La résonance qui peut exister entre deux personnes est différente de la simple reconnaissance ; elle provoque une étincelle, atteint un point qui ne préexistait pas à la relation, et qui se crée dans l'entre-deux, dans le mouvement, alors que la reconnaissance est plus statique. « Je » suis reconnu mais c'est « entre nous » que se produit la résonance.

Internet et les réseaux sociaux favorisent-ils la résonance ?

Ils peuvent apparaître comme un extraordinaire outil de résonance, permettant de toucher et d'être touché, partout, tout le temps, et en un clic seulement. Le smartphone, qui met le monde à notre portée, est l'instrument à travers lequel les sujets urbains modernes et pressés cherchent à entrer en contact les uns avec les autres, à réduire les distances. De fait, quand le téléphone vibre dans votre poche, vous êtes physiquement touché, impliqué. Votre famille, vos amis sont là sous votre main, vous êtes en permanence connecté à eux. Vous pouvez utiliser cette technologie pour préserver un axe de résonance même si votre amour est à l'autre bout du monde. Quand vous postez ou partagez un contenu sur les réseaux sociaux, et que vous gagnez des like ou des followers, c'est aussi une forme de résonance. Mais la face négative, c'est que ce type de résonance n'est pas très gratifiant, et devient vite addictif ; si vous n'avez pas de réponse à un message une demi-heure après l'avoir envoyé, vous sentez seul, en proie à l'insécurité. La logique d'accélération prend les rênes de la sphère digitale, et crée une aliénation ; on peut être seul et déconnecté alors qu'on est en pleine connexion digitale. C'est très ambivalent. Or plus on est aliéné, plus on s'aliène ; c'est toujours dans les métros bondés qu'on voit le plus de gens rivés à leur téléphone... Quand on marche dans la forêt ou qu'on joue de la musique, bizarrement, l'addiction disparaît. C'est donc conjoncturel : on devient addict quand on est dans de mauvaises situations. Je ne dis pas que la lenteur crée de la résonance ni que la vitesse l'empêche nécessairement. Mais manquer de temps, devoir courir dans le métro, à la gare ou à l'aéroport, cela crée toujours une disposition à la non-résonance, une incapacité à entrer en relation avec ses semblables ●

À LIRE

Résonance. Une sociologie de la relation au monde, de Hartmut Rosa, traduit de l'allemand par Sacha Zilberfarb, avec la collaboration de Sarah Raquillet, coll. « Théorie critique », éd. La Découverte, 800 p., 28 €. **Remède à l'accélération. Impressions d'un voyage en Chine et autres textes sur la résonance**, de Hartmut Rosa, éd. Philosophie Magazine, 96 p., 14 €.

